

**Défi relevé**  
*La Grande Magia*

Michel Vaïs

Number 90 (1), 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16502ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vaïs, M. (1999). Review of [Défi relevé : *La Grande Magia*]. *Jeu*, (90), 78–79.

MICHEL VAÏS

## Défi relevé

Ce n'est pas une grande pièce, mais Giorgio Strehler en avait fait un spectacle inoubliable, que l'on a pu voir en 1991 au Théâtre Maignan de la Place des Arts. La barre était donc haute pour Serge Denoncourt. Lorsque, par ailleurs, j'ai vu dans le programme que l'œuvre avait été traduite de l'anglais par Michel Dumont et Marc Grégoire, j'ai tiqué. Mais finalement, cette *Grande Magia* était le meilleur spectacle que j'aie vu à la Compagnie Jean-Duceppe depuis fort longtemps.

La pièce nous situe à Naples, au bord de la mer, dans un hôtel de villégiature. Un magicien de troisième ordre, le Professeur Otto, donne un spectacle au cours duquel il fait disparaître une femme dans un sarcophage. Ce jour-là, de connivence avec un galant audacieux, il fait disparaître sa maîtresse, qui est la femme du jaloux Calogero. Et l'on voit les amants prendre la poudre d'escampette, dans un très romantique petit bateau amarré au pied de l'hôtel. Ce qui, au début, apparaît à Calogero comme une mauvaise blague se transforme en drame, car la femme infidèle restera partie... quatre ans ! Et tout ce temps-là, le pauvre mari conservera serré contre son cœur un petit coffret de laque à l'intérieur duquel, lui a dit le magicien, se trouverait son épouse.

De plus, le magicien avertit Calogero qu'il peut ouvrir le coffret à une seule condition : il doit croire fermement à la fidélité de sa femme. Sinon, il la perdra pour toujours. Dans une longue descente aux enfers, le mari va donc garder son coffret fermé, même après le retour de sa femme, qu'il ne reconnaîtra pas et qu'il prendra pour un imposteur.

Il s'agit donc d'une pièce sur la force de l'illusion, sur la volonté de croire à l'impossible. L'histoire est banale au début, voire superficielle, mais elle devient troublante et touchante à la fin, si l'on pense au parcours de Calogero.

Dans la mise en scène de Denoncourt, Germain Houde compose un Calogero tout simplement déchirant. Coincé entre la douloureuse réalité de la disparition de sa femme et l'illusion de l'avoir toujours serrée contre son cœur sous la forme impossible d'une miniature dans un petit coffret, son personnage atteint des abîmes de perplexité. Et lorsque, à la fin, il choisit consciemment l'illusion plutôt que la réalité, on ne rit plus de lui, car il souffre.

### *La Grande Magia*

PIÈCE DE EDUARDO DE FILIPPO ; TRADUCTION DE MICHEL DUMONT ET MARC GRÉGOIRE, D'APRÈS UNE TRADUCTION ANGLAISE DE CARLO ARDITO.  
MISE EN SCÈNE : SERGE DENONCOURT ; DÉCOR : GUILLAUME LORD ;  
COSTUMES : FRANÇOIS BARBEAU ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE.  
AVEC GARY BOUDREAU, SUZANNE CLÉMENT, ANTOINE DURAND, KATHLEEN FORTIN, BENOÎT GIRARD, JACQUES GODIN, GERMAIN HOUDE, ROGER JOUBERT, MONIQUE MILLER, JEAN-GUY LEGAULT, MARC LEGAULT, DANIELLE LÉPINE, BEATRICE PICARD, CATHERINE RUEL, DAVID SAVARD, LÉNIE SCOFFIÉ, JEAN-GUY VIAU ET JEAN-MANUEL VITAL. PRODUCTION DE LA COMPAGNIE JEAN-DUCEPPE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE JEAN-DUCEPPE DU 28 OCTOBRE AU 5 DÉCEMBRE 1998.



*La Grande Magia*, mise en scène par Serge Denoncourt chez Jean-Duceppe. Sur la photo : Germain Houde et Jacques Godin.  
Photo : Pierre Desjardins.

tante du Professeur Otto, interprétée par une Monique Miller qui visiblement s'amusait beaucoup.

Un plateau tournant permettait de changer rapidement de lieu, pour passer de la terrasse de l'hôtel à la scène de la fuite en bateau – ostensible parodie, avec un ventilateur sur pied pour faire gonfler les cheveux et une musique de film en cinémascope ! Les éclairages obliques de Martin Labrecque rappelaient un peu ceux de Strehler, sauf qu'ils étaient plus sages. Bref, le défi a été relevé avec brio par Denoncourt. **J**

À ses côtés, Jacques Godin cherchait d'abord douloureusement son texte en Professeur Otto. L'acteur avait l'air de perdre un peu son personnage par moments, paraissait un brin égaré lui-même. Mais curieusement, cet état s'accordait avec le personnage, qui semble avoir des ratés. (Du moins, les ratés du comédien étaient ici moins pénibles qu'ils l'étaient dans le rôle du roi autoritaire, que Godin avait tenu dans *La vie est un songe* au TNM un an et demi plus tôt.) Là, il était plutôt émouvant de voir ce vieux magicien à la réputation surfaite, qui ne sait rien faire d'autre qu'amuser la galerie, s'alimenter de la ferveur d'admirateurs crédules. Il y avait presque – et c'est difficile à écrire – une osmose entre ce personnage pathétique et cet acteur gigantesque qui commence à perdre ses moyens.

Par une mise en scène ferme, Denoncourt a montré qu'il avait l'œil partout sur le plateau. Les rôles secondaires ont visiblement été travaillés, qu'il s'agisse des garçons de table ou des clients de l'hôtel. Une raideur comique ici, là une prestance étudiée, chacun empruntait une démarche particulière, un déhanchement, qui atteignait parfois la danse ou le mime. Cela, sans parler de la bouffonne marche égyptienne, de profil, de l'assis-